

Inceste

« Avec Armelle, tout est ressorti d'un coup »

Difficile d'être parent lorsque, enfant, on a été victime d'inceste. Aujourd'hui, un congrès permet à ces adultes de parler. Caroline témoigne



Caroline, 27 ans, témoignera ce samedi de ses difficultés à être mère lors d'un congrès organisé par l'Association internationale des victimes de l'inceste (AIVI).

Anne-Laure Barret

ELLE A PROMIS d'y aller, elle ira. Poings serrés peut-être mais voix assez claire pour convaincre. « Je ferai une syncope avant, c'est sûr. Mais je tiendrai : mon mari sera à mes côtés. » Comme d'autres victimes d'inceste, Caroline, une très belle jeune femme de 27 ans aux joues creusées, doit témoigner ce samedi de ses difficultés à être mère lors d'un congrès organisé par l'Association internationale des victimes de l'inceste (AIVI). Elle se croyait seule, mitraillée d'angoisses. Respire mieux depuis qu'elle a découvert que beaucoup d'ex-enfants étouffaient comme elle dans leur peau de parents.

La jeune femme a compris que quelque chose ne tournait pas rond lorsqu'elle a recommencé à se scarifier. Sa fille aînée

venait de naître. Ça aurait dû être le bonheur ; ça avait le relent âpre de son adolescence en enfer. « J'ai quitté ma famille à 17 ans lorsque j'ai rencontré mon mari. Il m'a sauvé la vie. » Alors que la grossesse est souvent un moment pénible pour les victimes d'inceste, Caroline avait eu l'impression de traverser cette période plutôt sereinement. Avec le recul, elle y décèle pourtant les indices de la dépression à venir. « Si jamais on a une fille, je dis tout », a-t-elle répété à son conjoint pendant neuf mois, sans jamais en dire plus. A la naissance d'Armelle*, Caroline se mue en louve blessée. Elle vit collée contre sa fille, dort avec elle, limite ses sorties au maximum. Les puéricultrices, les proches et parfois même son mari sont priés de ne pas approcher le bébé. « Je ne pouvais pas supporter que quelqu'un d'autre que moi lui fasse un câlin. J'avais peur. »

Il a fallu la bienveillance d'un quasi-inconnu pour ouvrir une fenêtre dans la relation fusionnelle entre la jeune mère et son enfant. Le jour du baptême d'Armelle, le prêtre lance à Caroline : « Tu as l'air soucieux. » « Ça m'a fait un choc. J'étais très en colère contre lui et je me demandais de quoi il se mêlait. Et puis je suis revenue le voir. Et tout est ressorti d'un coup. » Un accouchement dans la douleur, cette fois-ci. Après le déni, la bombe à fragmentation de l'inceste. Caroline se souvient enfin de ce qu'elle a toujours su au fond d'elle : elle a été violée à 8 ans par un homme de sa famille. Ses parents n'ont rien vu ou rien pu voir.

« Ils confondent inceste et pédophilie »

Dans un premier temps, la vérité fait plus mal que le mensonge. La jeune femme avale des médica-

ments qui ne la calment pas. Elle rencontre des psys qui ne la comprennent pas. « Ils connaissent mal cette problématique. Ils confondent inceste et pédophilie. C'est différent quand le danger vient de la famille. Quand on ne peut plus faire confiance à personne. » Comme à 16 ans, quand, adolescente déscolarisée, elle était murée dans le silence et tapait sur tout ce qui bougeait, elle se mutile à nouveau les bras, cesse de s'alimenter. Un jour, elle saute par la fenêtre de l'immeuble. Vessie explosée, trois semaines d'hospitalisation en psychiatrie, l'impasse de la folie. « En sortant, j'ai décidé d'être sage. Pour mon mari et pour ma fille. »

Après une longue errance de cabinets médicaux sourds en divans inconfortables, la rescapée tombe sur la bonne oreille. Une psychologue formidable qui lui parle et la pousse à « faire plein de choses ». « A chaque séance, elle prononce une phrase qui fait un sacré dé clic dans ma tête. »

De dé clic en dé clic, et grâce à l'amour inconditionnel de son mari, Caroline a aujourd'hui repris sa vie. « Attention, c'est pas facile. J'aurais toujours des séquelles dans mon comportement alimentaire, affectif, émotif. L'angoisse n'est jamais loin. Et j'ai toujours du mal avec les séparations. »

Pour guérir, la jeune mère a choisi de regarder vers l'avenir. Tourner le dos à sa propre famille en miettes, fonder une tribu joyeuse où les liens du cœur ont autant de poids que ceux du sang. Il lui était de toute façon impossible de mettre en cause son agresseur, mort durant sa grossesse, « comme s'il avait compris que le temps était venu pour lui de s'effacer ».

Entré par surprise dans sa vie, le prêtre y joue aujourd'hui un rôle central. Il l'a soutenue durant les longs mois de dépression, l'épaulé toujours à chaque coup du sort et vient même d'accepter d'être son père adoptif. Avec le temps, Caroline se sent de plus en plus à l'aise dans son rôle de mère. Après Armelle, elle a eu une autre petite fille. Un troisième enfant est en route.

Caroline brandit une photo de son aînée qui, à l'époque de la dépression maternelle, avait perdu son sourire coquin. La petite a aujourd'hui retrouvé sa pose espiègle. « Elle a grandi en même temps que sa maman, ou alors sa maman a grandi en même temps qu'elle. »

* Le prénom a été modifié.



Linda Salamé, 18 ans, élève en classe préparatoire de biologie au lycée Henri-IV à Paris.

Classes prépas
Les filles refusées
en internat

De prestigieux lycées parisiens pratiquent une discrimination dénoncée par des associations

Adeline Fleury

QUAND ELLE ARRIVE en retard plusieurs fois par semaine, et qu'elle doit essuyer les remontrances de sa prof de biologie, Linda fait profil bas. Trop heureuse d'avoir décroché une place en première année de classe préparatoire scientifique au prestigieux lycée Henri-IV, à Paris. Ce que l'étudiante de 18 ans ne dit pas à ses enseignants, c'est que tous les matins elle met près d'une heure et demie pour se rendre dans le 5^e arrondissement de Paris, et autant le soir pour rentrer chez elle, dans l'Essonne. Il ne lui reste évidemment guère de temps pour se consacrer à la charge de travail que nécessite la préparation aux concours d'entrée aux grandes écoles. Si ce n'est y dédier tous ses week-ends et ses trajets en RER, souvent debout aux heures de pointe, compressée par la foule.

Linda estime ne pas disposer des mêmes conditions de travail que ses camarades. La plupart réside à l'internat du lycée, dont les 132 chambres sont réservées aux garçons, comme celles de douze autres établissements publics en France (dont sept en région parisienne) dotés de classes préparatoires aux grandes écoles. Certes, il y a bien la liste des foyers pour jeunes filles fournie par le lycée, mais pas question pour Linda, dont le père est au chômage et la mère intérimaire, de déboursier 300 à 800 € par mois alors que l'internat coûte 2.000 € à l'année.

Linda n'est pas un cas isolé. Plusieurs de ses amies se sont même « autocensurées » dans le choix de leur classe prépa. « Elles ont tiré un trait sur des prépas parisiennes prestigieuses dont les internats sont fermés aux fil-

les, comme Janson-de-Sailly, Chaptal ou Jean-Baptiste-Say. » Une discrimination dénoncée par le collectif d'associations Ouvrons les portes, qui a saisi vendredi la Haute Autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité (Halde). « En consultant l'annuaire des lycées, nous nous sommes rendu compte que 36 % des places d'internat reviennent aux filles, alors qu'elles représentent près de 45 % des effectifs des classes prépas », souligne Maëlle Lenoir, l'une des signataires de la lettre adressée à la Halde.

Une enquête, réalisée au printemps 2008 par le ministère de l'Enseignement supérieur dans seize académies, illustre cette tendance : excepté celles de Caen, d'Orléans-Tours et de Corse, qui offrent autant de places aux filles qu'aux garçons, les autres académies proposent presque trois fois plus de lits masculins. En mai dernier, la Halde a déjà reçu des récriminations individuelles qu'elle a relayées en septembre dans une lettre à la direction générale de l'enseignement supérieur. Une lettre pour le moment restée sans réponse.

S'il trouve excessif de parler de discrimination, Philippe Fatras, inspecteur d'académie du second degré au rectorat de Paris, comprend l'injustice que peuvent ressentir les filles. « C'est un héritage historique lourd, qui date du temps de la non-mixité des classes prépas. Nous sommes désireux d'ouvrir des internats pour les filles dans les prépas d'Ile-de-France. C'est un dossier sur lequel nous travaillons actuellement avec la région. Car il faut avouer que, souvent, ces internats sont en très mauvais état et ne sont pas dignes d'y loger des jeunes filles... »

Les sectes toujours d'attaque

VOUS CONNAISSEZ les Parsis, les Bêtes de Satan, les Frères exclusifs ? Vous vous souvenez du Mandarom, des Davidiens et de Néo-Phare ? Ex-journaliste à *L'Express*, Renaud Leblond se fait guide, le temps d'un inquiétant voyage à travers les mouvements sectaires*. Après avoir décrit les techniques de manipulation en vogue (les « faux souvenirs induits », le « néochamanisme »...), l'auteur invite à redoubler de vigilance, rappelant que « les périodes de crise plongent les plus fragiles dans l'angoisse du lendemain. Une détresse qui fait le miel des gourous ». Il met en particulier en garde contre les for-

mations dispensées par des coachs autoproclamés.

Pour lutter contre l'accroissement du stress de leurs salariés, regrette-t-il, certains « dirigeants d'entreprise laissent le champ libre à une multitude de praticiens qui prétendent débloquent l'individu dans sa recherche d'apaisement et d'épanouissement personnel ». Comme ces adeptes du New Age qui annoncent pour 2012 l'avènement de « l'ère du Verseau », censée supplanter la civilisation judéo-chrétienne et l'héritage des Lumières réunis.

Mt.D.

* Le Pouvoir des sectes, *E/P/A*, 255 p., 25 €.

Les victimes demandent de l'aide

L'Association internationale des victimes de l'inceste (AIVI) organise, ce samedi à Paris, un congrès consacré aux difficultés rencontrées par les victimes d'inceste dans leur désir d'enfants et leur vie de parents. « C'est un vrai problème de santé publique. Il y a des drames au moment de l'accouchement, et d'autres ensuite quand certains ont l'impression d'être de mauvais parents. Et rien n'est fait pour aider les victimes », dénonce Isabelle Aubry*, présidente de l'AIVI. Grâce aux témoignages de pères et mères en souffrance et aux contributions de spécialistes étrangers (peu de médecins français ont publié sur la question), Isabelle Aubry espère obtenir une plus grande mobilisation des pouvoirs publics. Pour elle, « il faudrait mieux former les gynécologues, les sages-femmes, les psychiatres et les psychologues. »

*Auteure de *Etre parent après l'inceste*, avec Sandrine Apers, ed. J.Lyon.



LE 17 OCTOBRE
Le Journal
du Dimanche
INAUGURE
LE BRUNCH DU SAMEDI
AU
QUAI-QUAI
74 QUAI DES ORFÈVRES
75001 PARIS
SUR RÉSERVATION
AU 01 46 33 69 75
MENU ENFANT : 15 €
BRUNCH : 30 €
OUVERT DU MARDI AU SAMEDI,
MIDI ET SOIR
MÉTRO : PONT-NEUF • PARKING : HARLAY PONT-NEUF